

A l'Orangerie, Adrien Barazzone, habile porte-voix d'un débat municipal

SCÈNES Du plus beau au plus fragile, chaque élu existe de manière touchante sur la scène du théâtre estival genevois. Hommage, mais aussi petite claque à ces parlers parfois si stéréotypés

MARIE-PIERRE GENECAUD

L'enjeu des débats? Décider si, oui ou non, il faut déboulonner la statue de Woodrow Wilson, fondateur de la Société des Nations mais aussi esclavagiste, sise à la place du Simplon, à Genève, pour la remplacer par *Boule de papier*, une œuvre de l'artiste suisse Vanessa Koch plaidant pour le respect des minorités.

Les connaisseurs ne seront pas tombés dans le panneau: il n'y a pas de place du Simplon à Genève, pas plus qu'il

n'existe de statue de Wilson, mais on comprend l'idée.

Dans *La Politique du pire*, passionnant monologue qui a ouvert, mercredi, la saison estivale de l'Orangerie, Adrien Barazzone imagine une thématique hautement conflictuelle pour dépeindre au plus près les conseillers municipaux s'affrontant à ce sujet. Et c'est un festival comique! Entre la gaucho chaotique qui crie au vivre-ensemble tout en racontant sa vie privée et en cherchant ses lunettes, la libérale passive-agressive qui susurre qu'il faut replacer Wilson dans son contexte et qu'il lui est «insupportable de se joindre à cette joie cannibale», le MCG primaire qui trouve juste que l'œuvre d'art est de la «m...» ou encore l'intello désabusé (de gauche?) qui s'oppose à tout et n'aime

rien, le comédien, auteur et metteur en scène fait des merveilles en matière de kaléidoscope humain.

Joëlle Bertossa en joie

Une qualité qu'a saluée Joëlle Bertossa, nouvelle ministre de la Culture à la ville de Genève, en joie après la représentation, tout en signalant qu'une séance du conseil municipal est tout de même plus productive que ça...

D'ailleurs, *La Politique du pire* ne vaut pas tant pour les prises de position assez prévisibles que pour la restitution fine des différents intervenants. Conseillé par les habiles Barbara Schlittler et Christian Geffroy Schlittler, Adrien Barazzone ne joue pas les politiciens, il les parle. Ses personnages se distinguent plus par leur oralité –

nature de voix, ton, débit, tics de langage, etc. – que par leurs attitudes physiques. Une approche qui rappelle *D'après*, perle de 2020 signée par le même artiste et qui se déployait dans un studio d'enregistrement de Radio-Genève, dans les années 1940.

Parole-empreinte

Cette parole-empreinte – et souvent empruntée – permet au comédien d'éviter le surjeu cabotin et d'aller au plus profond des politiciens, dans les plis de leur voix qui, par leurs inflexions, disent beaucoup des plis de leur âme. A cet égard, le populiste sans filtre clamant que l'œuvre d'art ne vaut pas mieux qu'un bricolage de son petit-fils n'est pas le moins intéressant. Sous la couche d'un parler musclé cumulant les

gros clichés, on sent toute l'anxiété d'un homme qui rame pour exister parmi les nantis et se sait dévalorisé.

C'est ce qui rend le travail d'Adrien Barazzone si saisissant. Les blancs, les hésitations, les décrochages révélant les failles des élus et l'essoufflement d'un système politique qui préfère souvent l'affrontement partisan à l'intérêt public.

D'où, sans doute, cette fin formidable qui voit la parole se déliter, se débiner. Une coda qui rappelle *Les Chaises* d'Ionesco, fleuron du théâtre de l'absurde dans lequel l'orateur tant attendu pendant toute la pièce se révèle in fine muet. Comment mieux dire la vanité de certains débats? ■

La Politique du pire, jusqu'au 6 juillet, Théâtre de l'Orangerie, Genève.